

Jeudi 13 octobre 2017 : « Nos lectures de vacances »

Comme d'habitude, nous nous retrouvons autour de nos découvertes de l'été.

- « **La Porte** » : Magda Szabo

Les livres de Magda Szabo ont dû se frayer un passage clandestin sous le régime communiste hongrois qui n'hésita pas à opprimer les auteurs. Longtemps Magda Szabo fut livrée à l'obscurité et au régime des indésirables dans son pays.

"*La porte*" est un texte autobiographique dans lequel Magda Szabo nous livre sa relation avec Emerence, sa femme de ménage à Budapest, pendant plus de vingt ans à son service. Emerence ressemble à une sainte femme, humble et toute entière dévouée aux autres. Une âme noble, une servante au grand cœur pourrait-on dire. Quel respect et quel amour dans les lignes de Magda Szabo ! Emerence incarne la bonté tout en ayant un caractère bien marqué et quelques facettes originales. Elle n'hésite pas à réclamer des références à ses employeurs ! Sans parler de son logement dans lequel elle s'enferme, et gare à quiconque brisera son intimité. Magda Szabo l'a longtemps prise pour une originale, voire une douce dingue, ripostant parfois par la colère aux attitudes d'Emerence. Mais tout bascule lorsque le mari de la romancière tombe gravement malade et que la domestique se révèle être une dévouée infirmière accompagnatrice et confidente. La maîtresse de maison est sous le charme et accorde carte blanche à son employée, qui finit par inverser les rôles et prend peu à peu possession (symboliquement) de la maisonnée, n'hésitant pas à refaire la décoration avec une collection bien sentie d'horreurs en tous genres. Une femme étonnante que cette Emerence, hors norme, libre dans sa tête (à une époque où le régime politique hongrois ne permettait pas ou peu de l'être autrement), proche de Magda Szabo avec un amour sans failles.

Un portrait superbe et émouvant, triste aussi, lorsque cette vieille servante qui a toujours servi les autres tombe malade, devient paralysée et s'enferme pour de bon dans sa chambre avec pour seule compagnie une ribambelle de chats puants. Un récit à lire, sans doute aucun, sans attendre, un franchissement de porte salutaire.

« **Je vous écris de Téhéran** » : Delphine Minoui

Sous la forme d'une lettre posthume à son grand-père, entremêlée de récits plus proches du reportage, Delphine Minoui raconte ses années iraniennes, de 1997 à 2009.

Au fil de cette missive, où passé et présent s'entrechoquent, la journaliste franco-iranienne porte un regard neuf et subtil sur son pays d'origine, à la fois rêvé et redouté, tiraillé entre ouverture et repli sur lui-même. Avec elle, on s'infiltré dans les soirées interdites de Téhéran, on pénètre dans l'intimité des mollahs et des miliciens bassidjis, on plonge dans le labyrinthe des services de sécurité, on suit les espoirs et les déceptions du peuple, aux côtés de sa grand-mère Mamani, son amie Niloufar ou la jeune étudiante Sepideh. La société iranienne dans laquelle se fond l'histoire personnelle de la reporter n'a jamais été décrite avec tant de beauté et d'émotion.

Dans ce livre-témoignage, elle raconte les paradoxes, les contradictions, les soubresauts de la vie sociale et politico-religieuse de ce pays cher à son cœur, qui ne cesse d'avancer-reculer vers la démocratie, la liberté d'expression, les droits de l'homme et de la femme.

Une lecture utile pour mieux comprendre un Etat sous régime autoritaire et qui, malgré la chute du shah et les espoirs qu'elle représentait, vit encore dans la peur et l'interdit.

- 
- « **La tresse** » : Laetitia Colombani

Trois femmes, trois vies, trois continents. Une même soif de liberté.  
Trois destins mêlés à la manière de trois brins qui font une tresse

Avec beaucoup de talent, Laetitia Colombani n'a pas hésité à nous dérouler le fil de trois histoires de femmes touchantes, marquantes, émouvantes, voire révoltantes

On découvre, à travers Smita, le sort des Dalits, ces intouchables qui doivent tous les jours toucher les excréments de leurs voisins, les ramasser à mains nues, jusqu'à l'évidente nausée, avec pour seule consolation le fait de se dire que c'est leur Karma, et que leur prochaine vie sera forcément meilleure. Je savais la condition des femmes en Inde difficile, je savais la violence qui leur est faite, les viols banalisés. J'ignorais les Dalits, j'en suis bouleversée.

Le cancer du sein, qui touche tant de femmes, une sur dix, peut-être plus, est brossé dans tout son ensemble. Elle dénonce le fait que dans notre société, quand le cancer frappe à notre porte, il nous ferme bien des portes : celle de l'emploi souvent, parce que placardisée ; celle de la banque, qui ne veut prendre aucun risque ; celle des voisins souvent, même de certains amis, qui pensent peut-être que c'est contagieux... le cancer stigmatise à tort et réduit la personne à sa tumeur, quand elle-même doit trouver du soutien pour mener à bien la bataille. C'est ce que vit Sarah, au Canada.

Et la troisième, Giulia, en Sicile, va se battre pour la tolérance, et les unions mixtes. Elle va imposer la blanche et le bronzé, elle va se battre pour sauver aussi les femmes et leur emploi, l'indépendance passant d'abord par là.

- « **Nos vies** » : Marie-Hélène Lafon

La narratrice, Jeanne Santoire aime épier, observer :

"J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. J'ai toujours fait ça, comme ça, c'était mon rôle dans la famille, jusqu'à la mort de grand-mère Lucie, la vraie mort, la seconde. Elle ne voulait personne d'autre pour lui raconter, elle disait qu'avec moi elle voyait mieux qu'avant son attaque."

Le Franprix de la rue du Rendez-Vous, à Paris. Une femme, que l'on devine solitaire, regarde et imagine. Gordana, la caissière. L'homme encore jeune qui s'obstine à venir chaque vendredi matin... Silencieusement elle dévide l'écheveau de ces vies ordinaires. Et remonte le fil de sa propre histoire. Nos vies est le nouveau roman de Marie-Hélène Lafon. Il aurait pour sujet la ville et ses solitudes.

Marie-Hélène Lafon creuse des vies, cherche des mots, construit des phrases et compose des images littéraires hyperréalistes. La ville s'anime sous nos yeux. C'est d'un beau gris tendre parfois traversé de brillance ou de noirceur. Paris quotidien, Paris grouillant, Paris vivant, le monde urbain tisse serré un entrelacs de solitudes. (Babelio)

- « **Mercy Mary Patty** » : Lola Lafon

Avec Mercy, Mary, Patty, ce sont d'abord des voix qu'on perçoit, à travers les enregistrements de Patty Hearst, enlevée en 1974 par un groupuscule d'extrême gauche révolutionnaire. Patricia a 19 ans, elle est la petite-fille d'un milliardaire qui tient la presse américaine entre ses mains, et voilà qu'elle épouse, en quelques semaines, la cause de ses ravisseurs, affirmant : « J'ai changé, j'ai grandi. » On parle alors de lavage de cerveau, de folie, et, quand elle est identifiée quelques mois plus tard sur un cliché, une arme à la main, la victime mute en coupable marxiste. Partant- de ces événements, Lola Lafon réunit, dans une fiction en perpétuelle métamorphose, des femmes qui ont, un jour précis, tourné le dos à leur routine, à leur identité initiale.

A Patricia Hearst, devenue Tania, la romancière adjoint donc deux autres femmes, Mercy Short et Mary Jamison, kidnappées respectivement en 1690 et 1753 par des tribus indiennes et refusant d'être « libérées » puis de rentrer dans leurs familles d'origine. Ces trois destins montrent une volonté commune de refuser une existence en ligne droite.

Mais Lola Lafon ne s'arrête pas à cette thèse, elle met en scène deux autres personnages, deux universitaires qui étudient en scientifiques ces cas d'espèce. Il y a Gene Neveva et son assistante Violaine, qui deviendra le pivot du livre — sans compter Lola elle-même, secouant les certitudes de nos mondes civilisés.

Tous les personnages féminins de ce livre époustouflant vivent en déséquilibre, mais elles écrivent leur liberté, l'affirment devant leurs familles qui s'affolent, leurs parents qui refusent, la société choquée par tant d'impudence.

- « **Colette et les siennes** » : Dominique Bona

Août 1914, il n'y a plus d'hommes à Paris. Les femmes s'organisent. Dans une jolie maison, à l'orée du bois de Boulogne, Colette, la romancière, la journaliste célèbre, fait venir ses amies les plus proches. Toutes appartiennent au monde de la littérature et du spectacle. Il y a Marguerite Moreno, la comédienne. Annie de Pène, la chroniqueuse et « presque sœur ». Musidora dite Musi, bientôt la première vamp du cinéma...

Ces quatre femmes libres s'inventent une vie tendre, pleine de rêves et de douceur : les cheveux courts et sans corsets, elles n'oublient pas le ciel de Paris où passent les dirigeables, ni leur travail, ni les hommes. Elles vont vers l'être aimé, quel qu'il soit. Au cœur de l'histoire, sanglante et sauvage, elles affirment leur personnalité, leur tendresse et leur insoumission.

Avec sensualité et talent, Dominique Bona raconte les passions de ces femmes libres, qui resteront amies jusqu'à la mort.

- *Le jour d'avant* » : Sorj Chalandon

Jusqu'où peut-on s'arranger avec la vérité ? Jusqu'où peut-on vivre dans la culpabilité ?

Ce sont les deux interrogations qu'il me reste après la lecture de ce foudroyant roman de Sorj Chalandon qui démontre, une fois encore, comment mêler réalité et fiction pour asseoir son humanité et sa sensibilité.

Jojo Flavent et son petit frère Michel s'entendent comme larrons en foire. Jojo rêve de devenir pilote de course comme son idole Steve McQueen dans le film « le Mans ». Il sera mineur. Métier éprouvant, dangereux, où l'on ne retrouve jamais vraiment la couleur de sa peau tant la poussière de charbon s'incruste dans les pores, dans les yeux, sous les ongles. La mort rôde souvent, la silicose toujours.

Le 27 décembre 1974, à la fosse Saint-Amé de Liévin-Lens (Nord-Pas-de-Calais) un coup de grisou tue 42 mineurs et laisse des familles dévastées par le chagrin et la colère. Les veuves doivent rembourser au patron le prix des vêtements et des godillots détruits par l'incendie ! C'est lorsque la mine les tue qu'on se souvient qu'il y avait des mineurs ».

40 ans plus tard, Michel Flavent n'a pas oublié. Il tente de combattre le mépris des autres, jusqu'à l'obsession. Depuis la catastrophe, il achète sur les brocantes ou sur Internet des habits de mineur, un casque en cuir bouilli, une lampe, garde le savon et le miroir de Jojo, découpe tous les articles de presse, les photos, les documents de commémoration. Tout et ses pensées sont contenus dans des carnets qu'il stocke dans un garage qui devient le mausolée de son frère, un lieu de secret et de respect. La perte du frère, le suicide de désespoir du père, le chagrin mortel de la mère.

Devenu chauffeur routier, il sillonne l'Europe aux commandes d'un poids lourd bâché d'une immense photo de Steve McQueen. A la mort de son épouse, il décide de quitter Paris et de retourner dans les corons. Il veut se venger, comme son père le lui a demandé. Mais comment retrouver le responsable du drame ? Les houillères sont fermées depuis longtemps, beaucoup d'anciens sont morts. Reste un café où, peut-être...

Le talent de Sorj Chalandon, toujours inspiré par du vécu, passe par la sidération tant les soubresauts sont inattendus, palpitants, Ne manquez pas de découvrir le réquisitoire terrible de l'avocat général et la plaidoirie sobre et poignante de la défense. Car, un nouveau drame se joue tout aussi humain et bouleversant.

Ce livre est un magnifique hommage à cette région du bassin minier, désormais désaffecté depuis la fin du XXe siècle, mais dont l'intérêt patrimonial et historique a été reconnu par l'Unesco au début de ce XXIe siècle.

- **« Le secret de l'aigle »** : Henri Gougaud

Henri Gougaud nous avait captivés dans le récit de la jeunesse de Luis Ansa (Les Sept Plumes de l'Aigle).

Dans cet ouvrage, Luis Ansa intervient pour poursuivre son histoire, sa quête mystique au pays de ses ancêtres. Après avoir vécu de nombreuses années à Paris, Luis décide de retourner en Amérique du Sud, sur la trace des Sept Plumes de l'Aigle, ces principes fondamentaux que détiennent les chamans. Son voyage le mène tout d'abord au Mexique, où il rencontre Inès et sa famille. Au fil des rencontres et des apprentissages, Luis se retrouve au Pérou, en pleine forêt amazonienne ...

- **« L'enfant qui »** : Jeanne Benameur

Perdre un parent c'est perdre une part de soi, mais quand il s'agit de la mère, il se produit quelque chose de particulier. C'est le sujet du livre de Jeanne Benameur. La perte et le deuil, pour un enfant, son père et sa grand-mère. L'absente, morte ou disparue on ne sait, a laissé un vide immense et chacun, à sa manière tente de reprendre prise dans un monde définitivement transformé. Tout au long du récit, la narratrice s'adresse à l'enfant, le tutoie, le comprend, l'accompagne dans sa pensée, dans tous les lieux, surtout dans la nature, où il tente de trouver un peu de réconfort, de se construire, adossé à l'Absence. Mais surtout elle l'accompagne dans son imaginaire ; elle seule est capable de voir le chien qui le suit ou le précède partout, et semble n'exister que pour le réconforter. Puis l'on comprend que le jeune garçon représente l'enfance de la narratrice. « Tu me regardes et dans tes yeux, je reconnais l'attente muette de l'enfant que j'étais. » « C'est le souffle de mon enfance qui soulève ta poitrine. Nous sommes ensemble. » La narratrice ( l'auteure? ) finit le récit seule, nous parlant de la disparition de sa propre mère, et de son chemin pour la surmonter, l'intégrer et la dépasser.

- **« La Fontaine, une école buissonnière »** : Erik Orsenna

Depuis l'enfance, il est notre ami. Et les animaux de ses Fables, notre famille. Agneau, corbeau, loup, mouche, grenouille, écrevisse ne nous ont plus jamais quittés. Malicieuse et sage compagnie ! Mais que savons-nous de La Fontaine, sans doute le plus grand poète de notre langue française ?

Un livre où pointe la malice d'Orsenna qui nous fait découvrir par petite touches successives et quelques pointes d'humour un La Fontaine attachant, plein de défauts, impécunieux, aussi fidèle en amitié qu'il est volage et dont l'existence alterne entre Château-Thierry et Paris. Rat des villes et

rat des champs. C'est aussi une jolie plongée dans le Grand Siècle où l'on retrouve Fouquet, le Roi Soleil, Boileau, Racine, L'Académie Française pour laquelle Orsenna, académicien lui-même, fait un peu d'autodérision et tant d'autres... Quelques parallèles avec notre époque qui illustrent à quel point les fables ont une portée universelle et traduisent la nature profonde de l'homme. Un texte où les vers de la Fontaine viennent en contrepoint éclairer les mots d'Erik Orsenna, toujours justes, précis et légers. Un moment de lecture très agréable auquel la structure même du livre, fait de très courts chapitres, n'est pas étrangère..

- « **Sur les épaules de Darwin : les battements du temps** » :Jean-Claude Ameisen

Ce livre est un voyage.

Un voyage à la découverte d'un Univers toujours plus riche et mystérieux, un Univers qui nous fait naître, et que nous n'aurons jamais fini d'explorer. Un voyage à la découverte de nos cousins, les oiseaux et les fleurs, et de nos lointaines parentes, les étoiles.

Un voyage à la rencontre de nous-mêmes. A la découverte de la manière dont nous déchiffrons le monde et rêvons le monde. A la recherche de notre mémoire, cette persistance, en nous, de ce qui a disparu.

Les sciences bouleversent le regard que nous portons sur le monde. Mais elles peuvent, à elles seules, rendre compte de la splendeur de ce que nous appelons réalité Il nous faut à la fois comprendre et ressentir. Mêler l'émotion et la raison. Les arts et les sciences. Monter sur les épaules des savants, des penseurs et des poètes. Sur les épaules des géants. Pour voir plus loin.

Et découvrir, ensemble, notre commune humanité.

.Lire Ameisen, c'est entrer dans le monde insoupçonné de la beauté du monde qui nous entoure et en percevoir toute la poésie. Fidèle à l'esprit de son émission programmée chaque samedi sur l'antenne de France-Inter, Ameisen livre pour nous les dernières découvertes scientifiques et produit une réflexion qui se veut pédagogique et rationnelle tout en conservant un talent de conteur qui rend son propos passionnant pour le lecteur.

- « **Deux hommes de bien** » : Arturo Perez Reverte

À la fin du XVIIIe siècle, deux membres de l'Académie royale d'Espagne sont mandatés par leurs collègues pour se rendre à Paris et en rapporter les 28 tomes de l'Encyclopédie, alors interdite dans leur pays. Le bibliothécaire don Hermógenes Molina et l'amiral don Pedro Zárate, hommes de bien intègres et courageux, entreprennent alors de Madrid à Paris un long voyage semé de difficultés et de dangers. Par des routes infestées de brigands, faisant halte dans des auberges inconfortables, les deux académiciens arrivent à Paris, où ils découvrent avec étonnement les rues de la capitale française, ses salons, ses cafés, ses librairies, ses mœurs libertines et ses agitations politiques. Mais très vite, leur quête de l'Encyclopédie se révèle d'autant plus difficile que l'édition originale est épuisée et qu'une partie de l'Académie espagnole, opposée à l'esprit des Lumières, a lancé à leurs trousses un espion chargé de faire échouer l'entreprise.

Nourri de réalité et de fiction, habité par des personnages ayant existé ou nés de l'imagination de l'auteur, Deux hommes de bien est un merveilleux roman d'aventures et un éloge de ce qui fut la plus grande entreprise intellectuelle du XVIIIe siècle. Mais c'est aussi, dans la reconstitution minutieuse et passionnante d'un Paris préévolutionnaire plus vivant que jamais, un hymne à l'amitié et un bel hommage à Don Quichotte d'un écrivain profondément épris de la France.

- **« Le jour où je me suis aimé pour de vrai »** : Serge Marquis

Maryse est une éminente neuro-pédiatre, une femme belle et intelligente, affreusement narcissique et persuadée d'avoir toujours raison. Elle est aussi la mère de Charlot, fils singulier, qui l'émerveille et l'exaspère à la fois. C'est que Charlot, Petit Prince désarmant de vérité, la confronte à des questions philosophiques. Quel sens donner à sa vie lorsqu'on traverse des épreuves ? Où se cache l'amour lorsqu'on fait face à l'intimidation, la bêtise, la peur de l'autre ? Et surtout, qu'est-ce que l'ego, cette chose dont tout le monde semble souffrir.

On va suivre les aventures de Charlot, de Maryse, de Marie Lou, Hamid et de quelques autres. Dans ce roman, ce sont les enfants qui sont les maîtres, comme dans la vraie vie en fait, sauf qu'on n'y fait pas attention.

Animé d'un courage fou, d'une humanité à fleur de peau, Charlot va apprendre à sa mère, et à beaucoup d'autres, qu'en se dépouillant de ses certitudes, en cessant de se regarder le nombril, on peut enfin accéder à la vraie joie, celle du lâcher prise et de l'intelligence du cœur. Et surtout : apprendre à s'aimer pour de vrai.

Une extraordinaire leçon de vie, profonde et lumineuse, dont on sort bouleversé d'émotion.

Spécialiste de la santé mentale au travail au Québec, le Dr Serge Marquis donne plus de 150 conférences par an dans le monde. Il a créé sa propre entreprise de consultation, T.O.R.T.U.E. (Organisation pour Réduire les Tensions et l'Usure dans les Entreprises). Il est l'auteur du fabuleux succès « *On est foutu, on pense trop !* », la méthode pour " se libérer de Pensouillard le hamster ".

- **« Les mémoires d'un chat »** : Hiro Arikawa

Un chat de gouttière au franc-parler et rompu au langage des humains a pris ses quartiers dans le parking d'un immeuble de Tokyo. Pour rien au monde il ne troquerait sa liberté contre le confort d'un foyer. Mais le jour où une voiture le percute, il est contraint d'accepter l'aide de Satoru, un locataire de l'immeuble, qui le soigne, lui attribue un nom – Nana – et lui offre la perspective d'une cohabitation durable.

Cinq ans plus tard, des circonstances imprévues obligent Satoru à se séparer de Nana. Anxieux de lui trouver un bon maître, il se tourne vers d'anciens camarades d'études, disséminés aux quatre coins du Japon. Commence alors pour les deux compères une série de voyages et de retrouvailles qui sont pour Nana autant d'occasions de découvrir le passé de Satoru et de nous révéler – à sa manière féline – maints aspects de la société japonaise.

Prenant et surprenant, profond et plein d'humour, *Les Mémoires d'un chat* est un beau roman sur l'adoption, l'amitié, et la force des liens qui unissent l'homme et l'animal.

- **« Les hommes sans femmes »** : Haruki Murakami

Sept nouvelles composent ce livre au thème commun d'un homme vivant sans femmes ; l'un après le décès de sa femme, actrice qui le trompait parfois avec ses partenaires, décide de vivre sans femmes mais, ayant une déchéance temporaire de son permis de conduire, engage une conductrice ; un autre a plusieurs maîtresses, dont une qui l'a particulièrement marquée, abusé et n'ayant plus le goût de vivre il se laisse mourir ... Mes préférées sont *Drive my car*, le bar de Kino et *Samsa amoureux*, c'est dans ces trois-là que j'ai le plus apprécié l'écriture magique de Haruki Murakami.

Extrait de la 4<sup>ème</sup> de couverture :

Neuf ans après *Saules aveugles*, femme endormie, le retour d'Haruki Murakami à la forme courte. Dans ce recueil comme un clin d'oeil à Hemingway, des hommes cherchent des femmes qui les abandonnent ou qui sont sur le point de le faire. Musique, solitude, rêve et mélancolie, le maître au sommet de son art.

- « **Une amie prodigieuse** », « **le nouveau nom** », « **celle qui fuit et celle qui reste** » : Helena Ferrante

Probablement née à Naples, ville présente dans ses romans, Elena Ferrante (un pseudonyme) vivrait selon certains en Grèce ou serait retournée s'installer à Turin.

L'auteur, dont quasiment rien n'est connu avec certitude, refuse d'être un personnage public et ne s'est pas présentée à la remise des prix, à savoir le Prix Oplonti et le Prix Procida Elsa Morante, que son premier roman "L'Amour harcelant" (1992) avait obtenu. Elle n'accorde aucune interview, à l'exception de celle parue dans le journal "L'Unità" en 2002.

Son deuxième roman "Les jours de mon abandon" est sorti en 2002. Ferrante a également publié "La Frantumaglia" (2003), un recueil de lettres à son éditeur, de textes et de réponses à ses lecteurs où l'auteure parle d'elle-même, de son travail et de son observation du monde. Elle tente de faire comprendre ses raisons de demeurer dans l'ombre, parle d'un désir d'auto-préservation de sa vie privée, d'un souci quelque peu névrotique d'inaccessibilité, de son souci de maintenir entre elle et son lectorat une certaine distance et de ne pas se prêter aux jeux des apparences où risquent de l'entraîner les contacts avec la presse. Elle est fermement convaincue que ses livres n'ont pas besoin d'une 4ème de couverture reproduisant sa photographie et entend qu'ils soient perçus comme des organismes auto-suffisants auxquels la présence de l'auteure ne pourrait rien ajouter de décisif.

En 2011 a été publié le premier volume du cycle "L'amie prodigieuse" (L'Amica geniale) suivi en 2012 du second volume "Le nouveau nom" (Storia del nove cognome). En 2013 paraît "Storia di chi fugge e di chi resta", suivi en 2014 du quatrième et dernier volume, "Storia della bambina perduta". La tétralogie a notamment connu un énorme succès au Royaume Uni et aux États-Unis.

En 2015, Roberto Saviano propose la candidature de son roman "L'amica geniale" au prix Strega, ce que l'auteur accepte.

Fin septembre 2016, dans différents médias européens, le journaliste Claudio Gatti évoque le nom d'Anita Raja, éditrice et traductrice de Christa Wolf en particulier, épouse de Domenico Starnone (1943), écrivain et journaliste. Ni Anita Raja, ni les éditions E/O, qui publie Ferrante, n'ont cependant confirmé cette hypothèse.

- « **Les aventures alsaciennes de Sherlock Holmes** » : Christine Müller

A la fin de l'hiver de l'année 1898, l'Alsace a accueilli 2 touristes très particuliers, en la personne de Sherlock Holmes et de son fidèle ami et biographe, le docteur Watson.

Mais, dans ce périple tout voué à la détente et à la visite de cette belle région aux charmes pittoresques autant que gastronomiques, la seule présence du plus grand détective du monde a suffi à faire surgir les affaires les plus étranges...

Ce petit volume raconte, en 8 nouvelles qui se suivent, l'intégralité de ce voyage d'agrément... au pays du crime !